

# Les Garçons sauvages

## de Bertrand Mandico

Des ados condamnés à des travaux forcés échouent sur une île mystérieuse. Un tourbillon de liberté, d'aventure, de poésie et d'érotisme.

### LE CINÉMA FRANÇAIS A BEAU ÊTRE L'UN DES PLUS VARIÉS ET INTÉRESSANTS DU MONDE,

il souffre souvent d'un déficit de liberté, d'audace, de folie, de délire. Même nos films préférés semblent plus ou moins dans les clous de nos traditions, que ce soit celle du romanesque littéraire, ou du réalisme, ou du sujet sociétal, ou d'une cinéphilie de bon aloi. On ne va certes pas reprocher à nos cinéastes d'être ancrés dans une histoire plus vaste et ancienne qu'eux et de continuer à la transmettre en y apportant leurs propres singularités, mais on aimerait bien aussi, de temps en temps, être secoué, désarçonné, chaviré, emballé par une vision nouvelle qui balaie nos attentes et préjugés de bon (ou mauvais) goût. Franc-tireur de l'ombre depuis une vingtaine d'années, Bertrand Mandico est celui par qui souffle le vent nouveau et son premier long, *Les Garçons sauvages*, envoie une grande rafale de liberté, d'aventure, d'érotisme et d'électricité dans notre paysage souvent trop sage et quadrillé. Il est d'ailleurs heureux que ce film sorte peu avant les *9 doigts* de F. J. Ossang, autre libre activiste de notre cinéma. Profitons de cette période de fin d'hiver, qui est supposée être un ventre mou entre les bilans de fin d'année et le fourmillement cannois du printemps, mais qui laisse place à de tels ofnis.

Qui sont ces garçons sauvages ? L'androgyme Tanguy, l'angélique Sloane, le virginal Hubert, le décidé Romuald et le chef de gang Jean-Louis. Ils violent et tuent leur professeure, sont condamnés à des travaux forcés sur un navire, se mutinent et finissent par échouer sur une île mystérieuse... Dans ce louche paradis perdu, ils dégustent des fruits

juteux à pleine bouche, se désaltèrent avec une sorte de liquide laiteux éjecté de bourgeons protubérants et poussant sur les arbres, évoluent dans une forêt touffue. Les substances ingérées semblent avoir des pouvoirs, les garçons commencent à se métamorphoser...

Si le titre de ce film évoque **Burroughs, Brando ou les Stooges**, son pitch ferait penser à Stevenson, Jules Verne ou Lewis Carroll. Mais si ce n'était que ça... L'esprit d'aventure contamine surtout la mise en scène de Mandico, qui tente toutes les idées qui lui traversent l'esprit : opter pour le noir et blanc, le déchirer par des irrutions de couleurs, faire apparaître un masque chamanique, utiliser les surimpressions, tourner en pellicule, concevoir la mise en scène en symbiose avec la musique, travailler les bruitsages...

Aucune de ces techniques n'est nouvelle ou inédite, au contraire, elles appartiennent à une conception artisanale à l'ancienne, mais ce qui est moderne, c'est la façon qu'a Mandico de se réapproprier ces bricolages divers et de les rebattre pour configurer son jeu à lui. Et ce jeu est centré sur la transformation, la transfiguration, le désir omniprésent, l'érotisme, mais presque jamais là où on l'attend.

Les garçons de Mandico sont ultrasexy non parce qu'ils baissent ou se dénudent mais parce qu'ils sont joués par des actrices, par leurs poses, leurs attitudes, leurs gestes, leurs vêtements, leur androgynie fondamentale. Sur l'île où ils accostent, tout est érotisé à fond : la végétation luxuriante, la flore en forme de sexes (masculin ou féminin), la circulation des fluides de toutes origines (eau, sueur, salive, pisse, sperme, sève, jus, liquides inconnus...), les sons

constitués de gargouillis, hululements, chuchotis et suctions... Le désir vibre partout dans ce panthéisme sexuel qui mange tout l'écran (et au-delà) et dont l'horizon utopique est la féminisation du monde.

On citait Stevenson ou Burroughs, mais les références plasticiennes et ciné abondent aussi. Mandico cite lui-même Cocteau, Carpenter, Bava, Von Sternberg, Fassbinder, Genet, maelström d'influences qui donne une bonne idée de son imaginaire, et nous pourrions y ajouter Welles (celui de *La Dame de Shanghai*), Lang (celui de *Moonfleet*), Tourneur (*Vaudou, La Flibustière des Antilles...*), Anger (Kenneth, pas Cédric, pour l'ésotérisme et le fétichisme), Ruiz (*Les Trois Couronnes du matelot, Elle au trésor...*), Herzog (*Aguirre, Fitzcarraldo...*) et même Hergé...

Dans l'édification de cet univers puissant comme un alcool fort, délirant comme un trip, ludique comme un jeu d'enfant, les actrices sont un élément essentiel : Vimala Pons, Diane Rouxel, Pauline Lorillard, Anaël Snoek et Mathilde Warnier, sans oublier Elina Löwensohn, muse de toujours, apportent leurs corps, leurs charmes troubles, leurs présences transgenres dans la corbeille de ce projet libertaire qui pulvérise toutes les frontières, qu'elles soient géographiques, esthétiques, sexuelles ou mentales. Bienvenue sur l'île Mandico, et comme dirait Depardieu dans *Un beau soleil intérieur* : "Soyez open !" **Serge Kaganski**

**Les Garçons sauvages** de Bertrand Mandico, avec Vimala Pons, Diane Rouxel, Pauline Lorillard, Anaël Snoek, Mathilde Warnier, Elina Löwensohn (Fr., 2018, 1h50)